

**Frère Marie-Victorin. *Lettres biologiques : recherches sur la sexualité humaine*, présentées par Yves Gingras, Montréal, Éditions du Boréal, 2018, 280 p.**

Alexandre Klein

Volume 18, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Klein, A. (2018). Compte rendu de [Frère Marie-Victorin. *Lettres biologiques : recherches sur la sexualité humaine*, présentées par Yves Gingras, Montréal, Éditions du Boréal, 2018, 280 p.] *Mens*, 18(2), 114–117.  
<https://doi.org/10.7202/1066263ar>

**Frère Marie-Victorin. *Lettres biologiques : recherches sur la sexualité humaine*, présentées par Yves Gingras, Montréal, Éditions du Boréal, 2018, 280 p.**

En 1990, le journaliste Luc Chartrand révélait dans les colonnes de *L'Actualité* l'existence d'une surprenante correspondance, érotique et amoureuse, entre le botaniste et religieux Frère Marie-Victorin, et l'une de ses collaboratrices de l'Institut botanique, Marcelle Gauvreau. Vingt-huit ans plus tard, une infime, mais significative partie de ces échanges, qui s'échelonnèrent sur plus de dix ans, est finalement rendue accessible au grand public, grâce à l'initiative du sociologue et historien des sciences Yves Gingras. Ce spécialiste de l'œuvre de Marie-Victorin a sélectionné, sur les quelque 300 lettres échangées par les deux savants entre 1933 et 1944 et actuellement conservées aux archives de l'Université du Québec à Montréal, 34 courriers du frère (les lettres de Gauvreau n'étant pas encore tombées dans le domaine public) pour nous donner à voir l'enquête scientifique sur la sexualité humaine que menèrent ensemble les deux amants.

Car les « lettres biologiques » retranscrites dans ce volume ne dévoilent pas uniquement la douce et sincère passion qui unissait Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau. Elles nous révèlent surtout que leur amour profond, mais toujours platonique, fut l'occasion, le cadre, d'échanges intimes sur la sexualité, et même sur leur sexualité. Les deux botanistes se sont en effet éduqués, à distance, par la lettre plutôt que par le geste, à ce qu'ils savaient ne jamais pouvoir partager : le sexe et les relations charnelles.

Au fil des lettres reproduites dans ce volume, dont certaines sont très courtes tandis que d'autres composent parfois des essais d'une quinzaine de pages, on apprend que le frère demanda à sa jeune collaboratrice (Marcelle Gauvreau ayant 22 ans de moins que lui) de lui décrire ses désirs, ses fantasmes, mais aussi ses épisodes de masturbation, ses orgasmes et le détail de ses parties intimes. En retour, Marcelle l'interrogeait sur l'anatomie masculine et sur son

fonctionnement, ainsi que sur la conformation de ses parties génitales à l'anatomie féminine « normale ». Elle lui confiait aussi ses plus intimes pensées ainsi que les confidences que son amie D. lui faisait sur sa vie maritale et sexuelle. Marie-Victorin lui conseillait alors des lectures scientifiques ou érotiques, tout en lui faisant part de ses analyses sur le rôle du clitoris ou sur la pratique de la sodomie. Il lui demandait enfin régulièrement de préciser certains points de ses récits ou même de pousser ses observations et ses expériences menées lors de ses épisodes de masturbation.

Si c'est une visée avant tout scientifique qui guidait le religieux dans cette exploration des régions les plus intimes du corps et de la vie humaine – Marie-Victorin rappelant à plusieurs reprises que rien de ce qui touche à l'être humain ne doit être oublié par la science –, sa neutralité d'observateur « scientifique » était constamment mise en question. Ce fut notamment le cas lorsque, à l'occasion de voyages à Cuba, le frère poursuivit l'enquête sur papier qu'il réalisait avec Marcelle Gauvreau, en étudiant, avec la vue comme le toucher, le corps et les parties intimes de plusieurs prostituées. Le récit de ces expériences troublantes (dont une fellation reçue d'une jeune prostituée russe), que Marie-Victorin rapporte sans tabou à Marcelle, montre à quel point les questionnements du religieux sur la sexualité dépassaient la simple démarche scientifique pour rejoindre aussi des intérêts personnels explicites, mais naturellement problématiques du fait de sa fonction et de ses vœux. Il nous rappelle également que seul l'espace de confiance absolue ouvert par l'amour réciproque que se portaient les deux botanistes permettait alors à ce genre de confessions de s'exprimer.

Il faut en effet rappeler que, dans le Québec de l'entre-deux-guerres, comme dans de nombreux pays occidentaux d'ailleurs, la sexualité était encore taboue, en particulier celle des femmes et des religieux. Pour autant, et c'est l'autre apport majeur de cette correspondance, le Québec n'était pas dans une noirceur aussi grande que ce que l'on a pu dire. L'influence certes importante de l'Église sur les consciences, les discours et les pratiques n'était pas aussi

imposante qu'on a pu le croire, ainsi qu'en témoignent les références explicites et sans ambages que Marie-Victorin fait, dans ses analyses, à des théories comme la psychanalyse freudienne ou l'évolution darwinienne, pourtant rejetées par l'Église. Preuve que ces doctrines étaient alors déjà bien implantées dans les consciences québécoises. Cela n'empêchait évidemment pas la lourde chape morale de l'époque de peser jusque dans les courriers des deux botanistes, qui se rappelaient souvent mutuellement que leurs échanges ne pourraient avoir lieu en dehors de cet espace épistolaire sécuritaire et intime. Les lettres portent en effet clairement la marque de l'époque dans laquelle elles ont été écrites. Et on ne s'étonne donc pas d'y retrouver, au-delà de certaines pointes d'avant-gardisme théorique, des analyses reposant sur une distinction assumée entre les races ou sur la réduction des femmes à leurs instincts physiques ou à leurs obligations familiales.

Là où la lecture peut créer un malaise et même déranger le lecteur du *xxi*<sup>e</sup> siècle, c'est quand il constate que cet homme aisé, religieux, dans la cinquantaine, profitait de ses voyages dans le Sud pour mener à bien ses « observations » sur de jeunes, voire très jeunes, prostituées, pauvres et éminemment vulnérables. Déjà qu'il entretenait une relation ambiguë avec une jeune femme dont il était le supérieur hiérarchique et le conseiller moral et à qui il demandait, profitant de l'admiration sans bornes et de l'amour sincère qu'elle lui portait, de lui décrire ses parties intimes et au besoin de se toucher pour assouvir ce qu'il présentait comme une quête de connaissances. Pas étonnant alors qu'au détour de certaines lettres, le lecteur puisse être saisi d'une certaine gêne.

Une chose est sûre, cette correspondance unique nous propose une plongée inédite tant dans l'intimité de Marie-Victorin que dans le Québec des années 1930-1940. Elle nous offre ainsi un regard original sur cette « Grande Noirceur », que la flamme de l'amour interdit qui brûlait entre Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau éclaire ici d'une lumière singulière. Si l'on peut parfois regretter le minimalisme de l'appareil de notes, on appréciera en revanche l'excellente introduction d'Yves Gingras, qui pose avec clarté et

efficacité les enjeux essentiels de ce corpus de lettres. En somme, nul doute que cet ouvrage ne manquera pas d'intéresser un lectorat varié, depuis les psychanalystes qui y trouveront un terrain d'étude exemplaire jusqu'aux historiens de toute sensibilité qui apprécieront la mise à disposition de cette source unique pour l'étude de la société québécoise ainsi que de la vie religieuse dans l'entre-deux-guerres. Cette parution réjouira également les (encore trop) rares historiens et historiennes du corps et de la sexualité au Québec en leur offrant un matériau de choix pour leurs enquêtes, mais surtout en contribuant activement à la reconnaissance comme au développement de leurs champs de recherche.

— *Alexandre Klein*  
*Université d'Ottawa*

**Michel Bock et François Charbonneau (dir.). *Le siècle du Règlement 17 : regards sur une crise scolaire et nationale*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2015, 460 p.**

Dans cet ouvrage collectif faisant suite à un colloque qui s'est tenu en automne 2012 et qui portait sur le centenaire de l'adoption du Règlement 17, les historiens Michel Bock et François Charbonneau se donnent le mandat de réexaminer ce « moment déterminant de l'expérience collective des Franco-Ontariens » (p. 24). Le livre reprend là où les travaux de plusieurs chercheurs, dont Robert Choquette et Gaétan Gervais — deux sources d'inspiration manifestes émaillant les pages de ce collectif — avaient laissé la question.

L'ambition des directeurs de l'ouvrage se traduit par la dualité de la réflexion qu'ils proposent en introduction. Le premier ordre de réflexion, se situant dans le prolongement des travaux antérieurs de ces deux directeurs, se veut général et synthétique : on cherche à comprendre l'influence du Règlement 17 sur l'histoire subséquente de la communauté franco-ontarienne et sa portée dans l'histoire canadienne-française en général. Un second ordre de réflexion porte, quant à lui, sur la pluridimensionnalité des éléments en jeu lors de